

*#boost, cycle « histoire », #11
à partir de Gertrude Stein, « Univers, les lignes de la main »
du 1 au 8 décembre 2025.*



Gertrude Stein & Alice B. Toklas.

*Les textes sont mis en ligne par ordre
chronologique de réception. Nota : ne sont
intégrés au PDF collectif que les textes qui sont
parvenus par mail (fichier joint docx, pages, odt),
dans la période mentionnée, indépendamment des
mises en ligne sur la plateforme WordPress.*

ONT PARTICIPE

| | |
|--|----|
| <i>Ugo Pandolfi</i> (sans titre) | 3 |
| <i>Patrick Blanchon</i> <i>Tranches de vie par les mains</i> | 4 |
| <i>Raymonde Interlegator</i> <i>Se battent en moi</i> | 6 |
| <i>Émilie Kah</i> <i>La main de ma sœur</i> | 9 |
| <i>Jean-Luc Chovelon</i> <i>Mains courantes</i> | 11 |
| <i>Natacha Y.</i> <i>Mains cachées</i> | 13 |
| <i>Perle Vallens</i> <i>Addiction</i> | 14 |
| <i>Philippe Sahuc</i> <i>Tant de mains</i> | 16 |
| <i>Huguette Alberne</i> <i>Un troisième œil-une troisième main</i> | 18 |
| <i>Christine Eschenbrenner</i> <i>Langue des mains</i> | 20 |
| <i>Anne Dejardin</i> <i>La troisième main</i> | 23 |
| <i>Nathalie Holt</i> <i>Vues de mains</i> | 25 |
| <i>Dominique Desplan</i> <i>Haut les mains</i> | 29 |
| <i>Stéphanie Braquehais</i> <i>Pont-Prière</i> | 34 |
| <i>Serge Bonnery</i> <i>Un jour, sans promesse</i> | 36 |
| <i>Carole Temstet</i> <i>Les gants de satin (Enceintes, suite)</i> | 38 |
| <i>Khedidja Berassil</i> <i>Manothèque privée</i> | 40 |
| <i>Caterina Pasqualino</i> <i>Litanies</i> | 42 |
| <i>Christophe Testard</i> <i>Du gant à la main à la main</i> | 44 |
| <i>Ève François</i> <i>De la main à la main</i> | 49 |
| <i>Léa Djenadi</i> <i>Sorcellerie du vent</i> | 52 |
| <i>Yael Uzan</i> <i>Béryl (ter)</i> | 54 |
| <i>Martine Lyne Clop</i> <i>Points de vue</i> | 57 |
| <i>Monika Espinasse</i> <i>Une vie de mains de femme</i> | 60 |
| <i>Noëlle Baillon</i> <i>Battoir</i> | 62 |
| <i>Hélène Boivin</i> <i>Le paysage en bilboquet</i> | 63 |

main, mains, maintes fois

le toucher de ses beautés

jardin qui me tient

La consigne, telle que je l'ai comprise via la vidéo : ne pas prendre la main comme simple détail anatomique mais comme lieu de passage entre le corps, l'histoire et la langue. D'emblée, la difficulté a été de ne pas me laisser piéger par le pastiche : la répétition à la Stein, les phrases qui tournent autour du même mot, le « quand on regarde... », tout cela fonctionne très bien chez elle, mais dès qu'on essaie de l'imiter, malaise. J'ai donc commencé par une version très proche du modèle, puis j'ai peu à peu enlevé, simplifié, jusqu'à garder seulement ce qui tenait vraiment pour moi. L'autre contrainte, plus souterraine, était de raconter quelque chose de la guerre et de l'après-guerre sans repasser par les grands mots déjà usés. D'où le choix de suivre les mains d'un même homme à travers quatre moments : les lettres écrites au front, l'hôpital, la descente du train, la classe de l'instituteur. La main devient une sorte de fil conducteur à hauteur d'homme : elle a tenu des outils, fouillé la boue, porté une valise, pris une craie. Elle tremble avant de pouvoir écrire à nouveau. Ce n'est pas la psychologie du personnage qui m'intéresse ici, mais ce que les gestes disent à sa place : le tremblement, la main qui refuse l'aide sur le quai, celle qui écrit la date au tableau. Quant à la « troisième main » dont parle Stein, je l'ai laissée affleurer par endroits sans la nommer : main de la censure, de l'État, ou de celui qui, plus tard, racontera à la place de l'instituteur. Ce codicille est là pour préciser que le véritable centre du texte n'est pas la guerre elle-même, mais ce que la main sait encore quand la langue, elle, ne sait plus très bien quoi dire.

[à lire sur le site Dabbouk](#)

Quand on regarde la main droite...

Quand on regarde la main droite elle glisse elle pousse elle glisse elle pousse, elle tient l'archet elle tient l'air elle tient le bois, le bois et le vide. On sent la vibration jusque dans les pédales immobiles et on frissonne. Je la regarde et mon cœur se tend, mes épaules se raidissent. Elle se plie, se replie, s'attarde, continue, elle ne cesse pas. On voit qu'elle connaît la tension elle connaît la vibration elle connaît le silence avant même qu'il ne soit. Je me surprends à vouloir suivre ses mouvements avec mes doigts, à vouloir toucher ce qui ne peut l'être. Elle trace, ne trace pas, trace encore et se retire elle ne cesse pas. On peut dire qu'elle fait ce qu'elle fait et elle fait ce qu'elle ne fait pas et elle fait ce qu'elle ne sait pas. Elle glisse et le bois et l'air et les cordes et le silence glissent avec elle. Un désir étrange m'envahit, me fondre dans le geste, disparaître dans la vibration.

Quand on regarde la main gauche...

Quand on regarde la main gauche elle attend elle retient elle libère elle s'étire. On voit chaque doigt comme un monde chaque monde est fragile chaque doigt est fragile. Elle suit la vibration elle devance le mouvement elle anticipe, elle anticipe et elle suit. Je sens l'air qui bouge autour de moi, une lueur qui tombe sur ma veste et sur mes yeux. Je pense que cette main est plus discrète, mais qu'elle commande tout silencieusement, et cela m'étonne. Elle ne touche pas la droite mais elle la perçoit, elle ne touche pas le bois mais elle le connaît, elle ne touche pas le son mais elle le devine elle

habite chaque corde, chaque corde l'habite. On voit qu'elle ne se disperse pas elle reste, elle reste et se replie, elle se mêle au bois elle se mêle à l'air elle se mêle à la droite. Elle attend elle retient elle libère elle s'étire, elle s'étire et recommence.

Quand on regarde des mains...

Quand on regarde des mains il faut être prêt à en examiner deux, on voit deux mains ou deux mondes deux mains ou deux silences deux mains ou deux mouvements. La droite pousse, la gauche retient, la droite s'élance, la gauche s'accroche, la droite s'élance encore. Sous mes roues le sol, la poussière danse, et je me tiens retenue à l'endroit où dedans et dehors se frôlent. Je suis minuscule à côté de ces mains et pourtant quelque chose en moi s'élargit. Le bois, le vide, l'air, les cordes, les murs, le chien immobile les fleurs tout s'articule, se tend se prolonge dans l'espace que les mains traversent ; on voit qu'elles se répondent, elles se mêlent se repoussent, elles persistent. Elles tiennent elles lâchent elles créent, elles suspendent elles s'élancent elles s'arrêtent elles recommencent. Ce que font les mains ensemble, elles font tout et elles ne font rien. On entend qu'elles vibrent et tout vibre avec elles, continue avec elles. Une curiosité me démange, le vertige pour un monde que je ne connais pas.

Quand on regardait ces mains...

Quand on regarde ses mains je vois le souffle dans la corde le souffle dans l'air, dans le bois. La droite trace la gauche qui retient la droite qui repousse la gauche qui s'accroche. Je vois le silence en arrêt et relâché je vois le temps créé et retenu, repris et perdu. Alors je me souviens des mains de ma mère, ses doigts serrés autour du tissu, la gauche qui tenait ferme,

immobile comme un rocher léger, la droite qui avançait avec le dé à coudre, ce petit casque sur le majeur, pour ne pas le blesser. On voyait qu'elle poussait l'aiguille cherchant à faire passer un rayon à travers la trame. Je me dis que les mains du violoniste, avec leurs vibrations et leurs glissements, ont la même précision, le même sérieux. Elle, ma mère, limait toujours ses ongles quand ils se cassaient sur les tâches trop rudes, elle disait que les mains doivent être nettes même quand elles travaillent, le dimanche elle les vernissait d'un rose qui ne criait pas, il résistait, pétales au bout des doigts. On pourrait se perdre dans les mains du violoniste, je me perdais aussi dans ces mains que j'avais aimées, reconnues. Elles ne faisaient pas du son, celles de ma mère, elles faisaient des coutures, des lignes, des jours, des vêtements, elles faisaient tenir ensemble... Et je vois que les mains du violoniste font aussi cela : rassembler ce qui se défait, soutenir ce qui pourrait tomber. À l'intérieur de moi deux séries de gestes se superposent, deux gestes qui ne se touchent pas mais se reconnaissent ; un mélange d'émoi et de paix, d'étourdissement et de mémoire : je suis là, témoin de mains qui jouent et témoin de mains qui cousaient, ensemble elles battent en moi sans disparaître.

Aux dires de Sandra, notre collègue, il y avait eu un incident au moment elle avait servi le dessert à la table d'honneur. Chacun s'était extasié sur la tarte aux « prunes du jardin ». La conversation avait alors glissé sur la composition florale du centre de table. Le jeune homme de la chambre 25, resté jusque-là silencieux, avait alors fait une remarque sur les fleurs. Sa voix grave était sourde, comme surgie d'un tréfonds, frémissante, farouche, pour ne pas dire amère et désespérée. On l'aurait dit étouffée par les sanglots et la colère. Madame Keller fut saisie, comme tous les autres convives, mais, je dirais, encore plus qu'eux, pour une raison que j'ignore. Le jeune homme, voyant son trouble, joignit d'abord les mains en prière pour se donner une contenance. De belles mains, émaciées, qui semblaient douces au toucher. Bientôt tous ses doigts s'agitèrent, pris de tremblement comme les plumes d'un oiseau qui s'ébroue. Les mains s'envolèrent, ailes blessées, fuyant vers son visage. Elles tâtonnèrent, cherchant à se poser quelque part. Elles trouvèrent ses yeux, s'y posèrent, s'y reposèrent. Lui ne bougeait plus, adossé à son fauteuil roulant, la tête rejetée en arrière, les paupières closes par ses mains. Rompu à mort. Les mains attendirent qu'une nouvelle pensée du jeune homme les autorisent à quitter sa figure. Je me suis dit qu'une troisième main, celle d'un ange peut-être, l'avait comme béni, aidé à se reprendre, quoi ! Les deux mains blêmes ont alors coulé lentement sur les joues pour recomposer le visage avant de retourner sur la table.

—Tu en fais trop, Sandra. Ta troisième main, ce ne serait pas celle de ma sœur dans la culotte d'un zouave ? s'esclaffa Guy, notre cadre de santé.

— Si tu crois que c'est facile de suivre les conversations, d'observer l'expression de chacun, tout en faisant le service, et garder l'air concentré sur son travail. C'est qu'il faut sembler aussi neutre que possible, se faire discrète pour se faire oublier, ne pas éteindre les dialogues par sa seule présence.

— C'est vrai, excuse-moi Sandra. Tu racontes trop bien.

—Ah ! un dernier détail, pour vous faire plaisir. Jasmin, le chien de la directrice, il a gémi sous la table, quand la « chambre 25 » a pris la parole.

—Un coup de pied malencontreux d'un convive ? dit Philomène.

—Je ne crois pas. Pour moi, il n'aimait pas cette voix d'outre-tombe. Et vous voulez que je vous dise, moi non plus ! Elle m'a glacé le sang. Elle était comme une menace. Mais vous savez ce qu'on dit de ce genre de mise en garde : « Autant en emporte le vent. »

Deux mains posées sur l'air. Un petit corps qui saute d'un pied sur l'autre, atterrit sur les deux en bout d'élan, les mains posées sur l'air, les paumes bien à plat et les doigts écartés. Bref arrêt, une main vient remettre une mèche en place en la rangeant derrière l'oreille. Saut pieds joints et demi-tour, les mains viennent effacer les prémices du déséquilibre puis se retournent, paumes vers le ciel, pour recevoir l'agrément d'un public invisible pour ce mouvement joliment exécuté.

Une main ouverte, doigts tendus et crispés pour soutenir le plateau chargé de bouteilles, de tasses et de verres. Contrôler du bout des doigts le fragile équilibre de l'ensemble, main muette toute à son effort et à sa concentration pendant que l'autre bavarde gaiement, ramasse quelques pièces de monnaie, débarrasse une tasse vide de café, prend l'éponge humide sur le plateau que l'autre main supporte dans l'effort, la passe sur la table l'air nonchalant et trouve même le temps d'aller essuyer un front.

Les doigts déliés courent sur le clavier imaginaire que le dos du cartable en cuir, posé sur les genoux de l'organiste, accueille. Ils passent des naturelles aux feintes sans montrer d'effort, comme s'ils sautillaient d'une touche à une autre. Ils font des allers-retours sans se tendre complètement pour être plus précis. Comme si un fil invisible la suspendait au sommet de la voûte, la main est immobile tandis que le doigt entame un petit cercle en posant la pulpe sur la touche, avant de revenir dans sa position initiale dès que le rond a fini d'être tracé. Et de laisser sa place à un autre doigt, le pouce parfois qui se déplie pour faire la note et se replie aussitôt.

Une main brasse l'air haut dans le ciel. De haut en bas, de gauche à droite, dans une danse qui souligne les mots, ponctue les phrases, joue de l'émotion pour mettre en image les paroles ardentes soufflées dans le téléphone portable qu'une autre main, prisonnière, tient collé sur l'oreille du locuteur.

Mains souffrantes et ridées agrippées aux poignets d'un déambulateur qui, au rythme d'un tango lent, soulèvent et reposent la carcasse de l'engin, le temps que les pieds, au ras du sol, entament leurs enjambées millimétrées pour que la vieille dame, l'esprit gambadant dans les prairies de sa jeunesse, se rapproche inexorablement du bout du trottoir.

Un doigt. Un doigt seulement qui balance d'un côté et de l'autre au sommet d'une main en mouvement latéral pour dire non au chien qui a bien envie de traverser la rue, mais qui ne doit pas parce que les voitures parce que bien élevé parce que reste assis bien sage pas bouger.

Les mains des autres fourmillent en cet endroit. Détachées des corps, leurs danses muettes figurent un ballet improvisé, mais si bien rythmé, dirigé par la troisième main, celle d'un chef d'orchestre tenant baguette et qui s'assure que toutes les notes soient bien jouées. Pendant que les mains récitent, l'histoire peut enfin commencer.

Sur la place Saint-Sulpice, ce dimanche 7 septembre 2025...

Mains tremblant sous table en bois.

Mains tremblant sur cuisse à l'avenant.

Là-haut le visage domestiqué donne le change. Les deux mains agrippent et tremblent, et disent à personne que la vie est un naufrage.

Tout au fond des yeux de la dame au visage domestiqué, les mains tremblent et agrippent, mais il faudrait regarder si profond que — aucun danger. Peut-être qu'au fond du fond de tout regard, deux mains tremblent et agrippent.

C'est même sûr, ai-je envie de dire, mais le secret est bien gardé par notre prédilection pour les surfaces.

Les mains qui tremblent au fond de mes yeux, donc, ne rencontreront jamais les mains qui tremblent au fond de tes yeux, ainsi va le monde, l'honneur, et le désespoir, sont saufs.

Codicille: texte brut, sorti tout droit du désespoir, pas de distance, presque pas de mise en forme, du premier degré (peut-il y avoir littérature dans le 1er degré, je ne sais pas, et je ne sais pas nourrir la littérature à la source de mon désespoir, à mon grand désespoir) seule chose dont je sois capable en ce moment.

Il est entré avec à la main un objet que je n'ai pas eu le temps de voir et qui a disparu dans la poche. Les doigts en sont ressortis vides, ne saisissant que de l'air, étrangement pendants au bout de la manche trop longue. Il a enlevé son manteau que l'autre main a posé sur le dossier de la chaise et il s'est assis en face de moi. Mains momentanément inertes sur le formica, comme désœuvrées. Il a levé la droite pour commander un chocolat chaud, non, un café allongé. J'ai pris un thé. Nos mains cohabitant à distance respectable dans l'attente des tasses chaudes. Nos mains se précipitant sur la porcelaine, agrippant la matière, s'agitant en sucre à plonger, en eau bouillante à verser, puis se plaquant à nouveau sur la surface lisse pour se réchauffer. Lui, ses mains resserrées autour, jusqu'aux ongles nets, bien taillés, majeurs joints qui ne gigotent pas, doigts calmes, disciplinés. Ses mains longues et blanches semblant trop grandes pour la tasse, hésitant dans un flottement sur laquelle des deux portera la tasse à la bouche. La droite finalement et la gauche sagement posée, revenue à l'inaction puis disparue sous la table, puisque tel est le destin de main gauche de droitier, repos forcé d'inadaptée. L'autre va et vient, mobile, sautillante, volubile qui parle seule, sans égard pour l'autre, muette. Je me demande ce que fait la main cachée. Elle reste invisible jusqu'à ce que son propriétaire requiert sa présence pour empoigner le smartphone. Emploi subalterne quand l'autre fait tout le travail : pianote, scrolle, swipe, s'agite sur l'écran, la main intelligente, rapide, adroite, la main toute puissante, quand l'autre s'immobilise dans la préhension seule.

N'empêche, passée de la mollesse à la fermeté, absolument solide, fiable dans le maintien de l'objet, la main gauche bien présente, nécessaire, une main utile à l'utilisateur compulsif. Il ne lâche ni l'outil ni la connexion, googlise à haute dose, et la main droite dans son ballet d'addiction.

Quand on regarde la main d'Adrien, la gauche bien sûr, ce qu'il faut observer, c'est ce qui brille. On peut remarquer aussi ce qui a creusé. Mais il ne faut pas négliger ce qui a caressé. Ce qu'il faut laisser de côté c'est la rancune d'avoir porté trop souvent trop lourd. Ce qu'il faut ressentir c'est la fierté. La fierté d'avoir poli le bois, la fierté d'avoir foré le fer avec précision, la fierté de l'avoir soudé aussi. Ce que j'ai remarqué c'était la douceur avec laquelle la droite venait parfois faire reluire les traces de la gauche.

Quand on regarde une des mains de Berthe, n'importe laquelle, il ne faut pas s'alarmer des rougeurs. Qu'est-ce qu'une rougeur une rougeur est juste trace de la rencontre d'un jaillissement. Un jaillissement n'est pas toujours une brûlure sournoise. Je n'ai pas passé assez de temps autour de la borne à eau.

Quand on regarde des mains, on revient toujours, pardi, à celles d'Etienne. Il faut être prêt à en examiner trente-six autres et à les rejeter toutes sauf les siennes. Les siennes ont le pouvoir de donner le réconfortant et de reprendre le juste. Je me suis regardé et j'ai vu que j'ai grandi des mains d'Etienne, si attentive à moi. Soyez attentifs aux mains qui savent à la fois donner et prendre.

Et j'ai bien regardé les mains du monstre de la rue Veillon. Il a eu le plaisir de l'épaisseur de poussière de craie accumulé quand les autres cherchaient au tableau en vain une issue. On leur avait dit que ce serait un sale moment. On était en dessous de la réalité encore. Vous verrez bien que quand même ça passe. La cruauté.

Il porte un sac à dos, ses deux mains sont libres. Libres de s'exprimer, libres de se taire, de s'effacer voire de se dédoubler du moins pour l'une d'entre elles.

Ce qui frappe d'abord, c'est leur dissemblance. Une main gauche forte, musclée, avec des phalanges proéminentes — il est gaucher il est vrai — et une main droite plus fine et molle. L'une cherchant quelque chose, pointant vers une direction, l'autre regardant passivement le sol. Cette dualité est frappante. Ne révélerait-elle pas la présence de deux aspects dominants dans sa personnalité au sein d'une multitude d'autres facettes.

Enfant, sa grand-mère lui disait qu'il avait un troisième œil, un troisième disait-elle, parce qu'il avait de intuitions et de l'imagination. Gaucher non contrarié grâce à la vigilance de ses parents, sa main gauche — socialement méprisée à l'époque — est devenue insensiblement pour lui une main singulière capable de se dédoubler. Il a alors disposé d'une troisième main intérieure, à côté de son troisième œil, son œil intérieur. Celle qu'il désignera « sa main exploratrice ». Celle qui lui ouvrirait des portes que le regard seul ne franchissait pas.

La première fois qu'il l'a ressentie vibrer, à l'âge de sept ans, c'était au bord de l'étang de Thau au moment où il avait découvert et pris dans cette main un hippocampe immobile. Sidéré devant ce petit poisson à tête de cheval, d'une lignée de quarante millions d'années, il était resté là, incapable de bouger plusieurs minutes. Sans qu'il le sache encore, cette

stupeur serait peut-être l'origine de son besoin de partir pour découvrir d'autres curiosités, d'autres mystères.

C'est avec ses mains, — ces organes complexes composés de vingt-sept os, de quarante muscles, d'artères et de nerfs, recouverts de peau fine ou rugueuse — et ses pouvoirs intérieurs qu'il avait décidé de partir. Il avait trente ans. L'absence a duré vingt ans. Durant vingt ans ses mains ont touché, saisi, appuyé, pincé, tiré, rejeté, bousculé, retenu, révélé, dans des situations variables, sous des climats très différents.

Échouée au fond d'une poche pendant le discours, elle serre un mouchoir en papier. L'autre est juste immobile au bout du bras qu'elle achève. Etoiles pâles, les mains du petit homme encore debout ont depuis longtemps empoigné un impensable destin. D'abord tenues par la main d'une mère accompagnant ses enfants à l'école, elles ont commencé à former boucles, traits, signes d'une langue nouvellement apprise, après l'exil. Puis, placées devant la bouche, elles ont caché les chuchotements, les questions clandestines à l'heure des premières persécutions. Elles se sont retrouvées comme mortes pendant le transport dans la boîte noire. Au sortir du cauchemar, combien de fois n'ont-elles pas cogné les murs, frappé aux portes, se rejoignant, s'accrochant l'une à l'autre jusqu'à blanchir toutes les articulations pour se sentir moins seules. À l'adolescence, elles se sont fait connaître, poings fermés : leur maigre force tentait de faire la différence, de protéger la tête et le corps de celui qui était condamné à grandir parmi d'autres orphelins révoltés sans comprendre vraiment ce qui avait eu lieu. Entrées en apprentissage, elles sont devenues habiles : utilisant le fer à souder, réussissant les câblages, achevant les circuits. Elles ont serré d'autres mains, ont été blessées en voulant trop bien faire. Se sont ressaisies. Ont fini par classer photos, documents devenus témoignages. Ont rangé dans une petite sacoche toute cette histoire avant de se retrouver quatre-vingts ans plus tard, l'une au fond d'une poche, et son pendant comme un point d'ancrage le long du corps.

Regarde comme ses mains tremblent, dit un enfant. Tout le monde fait comme si de rien n'était. Ou plutôt, leur tremblement fait partie de Frania. A ce propos, personne n'ose poser la moindre question. Pourtant, tout le monde pense qu'il s'agit de la maladie de Parkinson. Mains agitées en permanence, comment peut-elle tenir le stylo qui lui permet de rédiger ses analyses ? Il est vrai que son adjoint ou encore son ami psychopédagogue prennent pour elle des notes quand elle leur livre ses interprétations toujours précises, s'agissant de la manière de résoudre les difficultés rencontrées par les enfants. Sa seule coquetterie : joindre ses mains en leur parlant pour tenter de contenir l'incessante trépidation. Ce jour-là, l'adolescent qui n'a pas peur des mots parce qu'il se sait écouté d'elle, entre dans son bureau et s'assied bien en face. Direct. Vos mains tremblent : pourquoi ? Elle sourit, pose ses mains sur la table. Les regarde faire des soubresauts comme des poissons juste sortis de l'eau. Elle parle pour elles : ce jour-là, j'avais un peu plus que ton âge et j'étais en mission sur un vélo. Je transportais sur mon porte-bagages un panier rempli de légumes avec en dessous, dans un double fond, des lettres importantes à transmettre aux membres du réseau. Deux policiers m'ont arrêtée pour un contrôle d'identité. Mes papiers étaient des faux mais le panier, la jeune femme transportant pour sa famille quelques légumes, sa charmante timidité, étaient plus vrais que nature. Je suis repartie en pédalant tranquillement mais dès que je me suis trouvée hors de vue, j'ai mis pied à terre et me suis effondrée en tremblant de tout mon corps. Explosion rétrospective de la peur. Le tremblement s'est réfugié dans mes mains. Il ne les a plus jamais quittées. Alors l'adolescent les a prises dans les siennes.

Elles viennent d'écrire ce qui précède : danse du bout des doigts sur les touches moelleuses, glissade mesurée du majeur sur le pavé tactile. Du contact naît à l'instant le flux des phrases et c'est comme en musique : à force, tu n'as plus besoin de regarder la partition pour que les mains naviguent librement sur le clavier, sur le manche, sur les cordes. Elles hésitent parfois à se poser sur les signes incrustés au milieu des petits carrés gris mais le suspense est de courte durée : il est toujours possible de faire disparaître, de reprendre. Les mains qui saisissent les mots ne connaissent pas le repentir comme dans la peinture à l'huile. Et elles sont à égalité face à l'écran qui accueille le texte : pas de gauchère contrariée, pas d'injonctions qui abiment, pas de piédestal pour les droitiers. Elles sont ensemble, simplement, parcourant leur territoire, l'histoire de ce qui les relie à la vie. Une douleur intermittente à la racine du pouce gauche rappelle que l'une a plus bourlingué que l'autre mais elles sont toutes deux au rendez-vous du jour, jumelles touchées par ce qu'elles ont tenté de rendre lisible.

La troisième main, c'est celle qu'il lui aurait fallu, jamais pourtant ne disant, je n'ai pas quatre mains, et c'était l'impression qu'elle donnait, d'en avoir au moins une de plus que tout le monde, à cause de tout ce qui passait par elles deux, ses mains, tout ce qu'elle donnait, montrait, transmettait. Bientôt déjà ne s'ouvriraient plus tout à fait, un avant-goût des déformations à venir de ses doigts aux ongles soignés, d'un ovale parfait, d'une lime toujours à portée de sa main, dans son sac de Mary Poppins, l'ennemi ne pouvant se cacher chez elle dans le détail, d'une discipline acquise tôt pour le dessin qui se devait d'être esthétique, le goût du beau, du lisse, depuis le pensionnat. Les mains jeunes encore qui déjà se referment d'avoir trop donné, mais donne-t-on jamais assez aurait-elle pu dire, les doigts en position courbée, bien avant d'être crochus et déformés, quand le corps se tiendrait droit jusqu'au bout, la tête tirant haut le cou, le cou tirant haut le dos, interdisant toute voussure, tout relâchement. Le rosé naturel de ses ongles soignés et le mouvement précis, léger, doux et régulier de la lime.

Ses mains à elle, manucurées, sans se soucier de l'argent dépensé chaque semaine, chaque mois, une variété de tons, vifs toujours, éclatants, un jour traquant les marques compatibles avec la chimio annoncée, pas question de rien lâcher, des mains jointes à la grotte à côté de l'église qui se voulait une réplique de celle de Lourdes, nos quatre mains de cousines jointes avec le regard levé vers la vierge drapée de bleu et nichée dans un creux, nos genoux contre le bois froid, aller jouer à la grotte, c'était nos corps tout jeunes imiter le

corps des grands. Elle dit, j'ai tant prié pour être utile, et je ne sais plus si ces paroles sont bien d'elle ou de notre grand-mère. Leur lien.

Les longs doigts fins aux ongles coupés droits, ses doigts habiles à manipuler les éprouvettes de verres, le soin qu'il prenait du délicat, entre deux doigts seulement, d'un mouvement restreint agiter pour mélanger la solution sans aucun débordement, le soin qu'il avait pris pour détacher les cinquante boutons de nacre de sa robe de mariée.

Le lecteur à prendre par la main, c'est ce que fait Atwood dans son dernier livre, *Le livre des vies*, pas seulement la sienne, celle des autres aussi, c'est ce que vous faites dans vos livres, lui dit la journaliste qui lui reconnaît une sorte de bienveillance. Devrais-je montrer davantage de bienveillance dans mes livres et prendre le lecteur, qui est une lectrice souvent, par la main, ce qui voudrait dire ne pas la perdre, renoncer à cette fâcheuse habitude de passer d'un personnage à l'autre sans crier gare, ne plus entremêler les histoires, les époques, suivre une certaine chronologie, et enfin laisser l'autrice à sa place, c'est-à-dire dans le trou du souffleur, qu'on ne la remarque pas, au lieu de lui donner sans arrêt la parole, du style coucou je suis là, ... Sans doute dans mon cas serait-il plus simple de prier pour que me pousse une troisième main qui ferait ce boulot. Mais en attendant, je vais leur donner des noms, un pour chaque paragraphe et dans l'ordre, que le lecteur, la lectrice, sache de qui je parle : Jeanne, Christine, Edmond et Margaret.

Une trentaine d'hommes en uniforme, se tient de part et d'autre de l'allée, pour la plupart américains comme le marié. La main de l'opérateur entraîne la manivelle : saccade d'images accélérées . C'est à la sortie de l'église une haie d'honneur; les mains se lèvent. Ralentir : zoomer. Ne plus voir que les mains, différentes et semblables dans ce geste qui les assemble. Peut-on apprendre les douleurs, connaître les désirs, éprouver les joies, de quelqu'un à seule vue de ses mains — enfant, il lui faisait les marionnettes à mains nues, de grandes ombres animales fauchaient le mur de la chambre, des oiseaux, un loup, elle regardait ses mains et elle voyait la mort. Mains cérémonieuses, propres comme des mains neuves : plus de terre, de cendre, ni de sang, seulement les cicatrices indélébiles. Celle-ci amputée de ses doigts est comme un poing dressé, on pourrait croire qu'elle crie. C'est la fin de la guerre, on compte et on recompte ses mains, ses doigts ; on ne compte plus ses fils. Tant de mains perdues ; de corps dévastés ; tant de veuves, de larmes, de filles à jamais filles. Applaudissez ou, à défaut, tapez des pieds car ici on se marie. Quelques-mains jettent des pétales ; on pense aux âmes mortes. Le regard se déporte, va à la couronne d'oranger, plonge, sous les fleurs, vers le visage intact : un ravissement. Les mains applaudissent. Le sourire s'évase dévoilant les gencives ; les dents un peu trop courtes peut-être ? À deux reprises, la mariée déploie sa main en éventail, sa presque trop longue main pour sa morphologie d'enfant, si elle fait signe : à qui : à quoi. La dentelle d'un gant dissimule les traînées de couleurs sur les doigts et sous les

ongles : ce matin à l'aube elle dessinait encore. Un dessin. Un autre. La main ne doit pas s'engourdir. Jamais. Surtout pas un jour de noce. L'autre main tient distraitemment le bouquet qu'elle lancera. Sous la robe élargie à la taille, sous le plastron convexe, il y a deux embryons de mains, en sommeil.

Le dernier qu'il photographie n'a plus de mains, juste deux moignons enveloppés de gaze ; un obus l'a fauché lui arrachant les deux d'un coup. Le chirurgien a amputé au milieu des avant-bras, taillé plus court le radius droit ; l'asymétrie donne au buste un air penché. Callé dans le fauteuil il fume une cigarette tenue par une pince coincée dans le bandage du moignon : on trouve des trucs, souvent il faut déployer des trésors d'ingéniosité pour reproduire de simples gestes, subterfuge attrape-gogo : avant hier, il a mis le feu au matelas. Écrire n'est pas à l'ordre du jour, pas encore : par jeu il a commandé une main de papier. Comment décrire ses mains perdues, celles qu'il vit en rêve : renées, intègres, actives et sans pourquoi : privilège des songes de ranimer le perdu. Encore faut-il dormir. Mains fantômes à larges paumes : les doigts courts, velus sur les métacarpiens, puis moins sur les premières phalanges ; et cette cicatrice qu'il chérissait, gage des défis de l'enfance, pari relevé de se percer la main de part en part : quand on jouait au bras de fer, aux osselets, quand on s'accrochait aux branches... de bonnes mains, bonnes à débiter du bois, bonnes à délier des lettres, comme à dénouer des rubans de linge. Des mains fortes et délicates : virtuoses . Il jouait de la clarinette, une passion et un gagne-pain : ses doigts volaient. Marie, ou Louise le regardait : transfiguration des mains qui jouent ; métamorphose des mains qui aiment. Dextre, il l'était de la gauche comme de la droite : privilège des musiciens et

parfois des amants. Dans le laboratoire revoyant les images rapportées de la guerre, il pense à ce garçon qui avait su, sans mains, ni doigts, se faire sauter la cervelle avec une arme de poing : mystère disparu avec lui.

Tous les jours il frappe. Le soir de préférence. C'est réglé comme une horloge. Si elle est tournée il lui demande simplement de se retourner, il ne crie pas, sa voix intime, sans forcer. C'est souvent à l'après-repas, comme un rituel digestif. Il ne boit pas. Il agit. Il a de grandes responsabilités et de grandes mains ; il manie des hommes. Maintenant elle lui fait face, elle est dos à la table, ou à l'évier, elle tient une tasse ou un plat. Elle est petite, disons qu'elle lui arrive à la poitrine. Il n'a besoin ni de se hisser, ni de se pencher pour l'atteindre ; s'il lève sa main, haut, en arrière, c'est pour l'élan et pour la majesté du geste : penser à la main du seigneur — la troisième main, c'est celle de Dieu ou celle du diable ? Il prend son temps, assoit l'image : sa main se suspend —on dirait qu'elle cherche la lumière—, la même qui donne et caresse. Il frappe toujours avec la droite. La main est large, plate, les doigts serrés, et il y a le renflement des bagues : à l'index, au majeur, à l'annulaire —des anneaux épais, souvenirs de ses voyages, de l'argent martelé—, elles blessent même la main qui bat ; il a des ecchymoses autour des bagues : ses phalanges ont doublé à force. La répétition des mouvements imprime aux mains une histoire. La vie. Il dit qu'on apprend de quelqu'un en regardant ses mains. Les rouges et boursoufflées de la mère qui lavait dès l'aube ; les frottées à la sciure et la graisse des mécanos avec leur réseaux de lignes noires ; les blanches exsangues des filles qui montent ; celles forgées aux à-coups de la hache qui ne se déplient plus... C'est étrange, quand sa main droite se meut,

la gauche s'anime aussi, elle tremble, on dirait qu'elle s'impatiente, qu'elle veut participer, le bras glisse en arrière, la paume s'élargit, comme l'autre : main jumelle ou mimétique qui s'apprête à relayer l'autre. Et puis il frappe.

Le pire, c'est que personne ne tournera la page, car c'est un fichier. Quelle ironie, non ? Quand on regarde une main qui passe derrière une nuque. Elle peut très bien tenir une autre main pour la faire avancer. Pas d'histoire, juste des faits. Comme ça, on progresse. Il n'y a aucune menace dans une main qui serre. Il n'y a aucune tendresse dans une main qui sert. Ça dépend du programme. Il y a la main qui se relâche qui ne sert plus à rien, plus pour le moment. Il y a le clic, comme ça la photo se repose, elle se fait belle, quelquefois vraie, quelques fois bon bah tant pis. Il y a une main qui en lâche une autre alors que les portes du métro se referment. Une main qui aurait pu parler plus aisément que le reste de son corps, laisser une marque, tracer des sillons. Et cette main est regardée comme coupable de n'avoir pu transmettre le message. On la met dans la poche parce qu'on veut plus la voir. Pourtant après ce premier tour, pas de trace de la troisième main. Elle doit bien rigoler, celle-là. Elle sait qu'on la cherche donc, elle doit se pouponner. Sans penser qu'il faudrait taper du poing, parce que main nom féminin et poing nom masculin et si on changeait ? Pas parce que c'est important, mais simplement pour dire qu'on la cherche la troisième main et que pour ça, on se donne tous les moyens, on est prêt à déconstruire.

Ce n'est pas celle qui écrit par hasard ? Non, pas au temps de l'ordinateur. Parce qu'il y a deux mains qui écrivent et la troisième, c'est celle qui met la main à la patte, c'est la main de l'esprit, la pensée. Qu'est-ce que ça me manque quand je lisais ses poèmes. Il y avait l'écriture en plus, le papier, la

couleur, les formes, les taches des fois. Je crois que pour moi les mots étaient aussi importants que les formes, la main qui les avait tracées. C'est plus long quand tu suis le mouvement des lettres tracées à la plume, la scène se recompose et forcément ça provoque un soupir. Ses mains sont quelque part. Cette main est quelque part. Elle se balade. Quand on regarde une des mains on prend deux machines : la première sert à remonter le temps, l'autre à le démonter. Et on va tomber directement sur la peinture terminée et la main, la sienne. Les cigarettes avalent la fumée et les pinceaux dévorent la peinture, les couleurs, encore les formes, sur le châssis qui est tout nu pourtant. C'est pas vrai parce que la peinture est terminée. Elle laisse ses pinceaux dans son atelier, et je me demande si eux aussi ils font partie de la peinture. C'est stupide, mais il n'y a pas que le chat qui a le droit de se gratter la tête. Elle regarde le tableau, se gratte derrière la nuque. Moi, j'ai vu de la lumière s'allumer dans le tableau. J'ai suivi tous les tracés, comme des virgules, des longues, comme des coups de couteau, mais qui te rase de près. Donc l'image est parfaite parce que ce sont des coups répétés qui l'ont construite, c'est comme un sort. Il y a des mains d'artistes qui s'agitent comme des mains d'escrimeurs. Ça brasse du vent, t'es mort et c'est très beau à voir, des fois le trépas en fresque. Quand les couleurs se composent, la mise en scène des tracés s'assemble. La main donne le la au corps. Ce n'est pas que la main qui bouge, c'est le corps qui l'accompagne par de micro-mouvements. Là, l'autre main existe au moment précis où la main qui dirige étale, c'est une question d'équilibre, oh la la, d'énergie aussi, à d'autres moments aussi l'autre main s'exprime, elle se serre et se ferme et s'ouvre. La peinture, c'est aussi de la musique. C'est aussi de la fumée, des bouffées, du rire et le reste, on n'en

parle pas, parce qu'on a dit qu'on démontait le temps. Donc la chronologie s'est perdue en route. Les mains ont dansé. Forcément à ce niveau de précision, si je repasse la scène au ralenti, c'est de la danse du genre qu'on pratique au milieu de la forêt avec des bruits bizarres, des costumes sous les yeux des hiboux qui approuvent, ou là-haut dans la montagne dans des grottes, là aussi, il y a des mains qui grattent la roche et font des formes. Pendant ce temps, je lisais ce que j'allais écrire après. C'est peut-être que j'avais trouvé la troisième main et qu'elle écrivait avec un tout petit temps d'avance, une sorte d'impression de déjà vu, avec la musique qui se mélangeait entre jazz, funk, reggae, musique classique, rock indé français, parce qu'une mouche qui crie d'abord ça écrit, puis ça fait du bruit qui fait de la musique, et t'ajoutes le bruit de la rue, le vent qui s'engouffre parce qu'il vient de loin avec une très grosse motivation style tempête à venir et les voitures qui dévalent, ça fait pas mal de mains en perspective, on ne parlera pas non plus de la main invisible, même la troisième main passe pour celle d'un fantôme.

Jamais, j'aurais pu accélérer le film quand elle peignait, regarder des mains qui découvrent le vide, le recouvrent et y mettent des couleurs, des émotions, des questions esthétiques, ce n'est pas seulement apaisant, ça aide à songer. Il n'y a aucun projet pour celui qui observe que celui de regarder. C'est comme un jeu pour apprendre à respirer. La toile cependant est nue, avant elle était finie. Je n'ai toujours pas trouvé la troisième main, j'ai bien essayé d'entrer dans ce souvenir. J'y ai mis de l'intention, de la tension. Ça fait des années que j'y pense, mais c'est une autre tentative vaine. Quand on regarde des mains, certaines fois, elles s'assemblent, d'autres fois, tu le sais aussi bien que moi, alors je ne le dirais pas. Je n'évoquerai pas ce qu'il peut se

passer entre deux corps qui sont manuels. Mais ce qui est sûr c'est que ses mains peuvent ouvrir des portes l'une après l'autre, donc on repart, un peu plus en arrière, comme une photo, où il faut mettre tout le monde, on demande, à Tata Janine de se pousser et de laisser Pierrot et sa flute s'infiltrer, cette fois on met le focus sur cette façon de rouler une cigarette par exemple, quoi qu'on en pense ça peut être une œuvre d'art, moi je regardais ça comme un film. Quand tu penses que c'était toujours le même. Il me manque ce temps où on n'avait pas de portable. Les mains ne savaient pas où se mettre, c'était touchant. Je pense que l'inventeur du portable s'est dit : bon sang, c'est pas vrai, faut leur mettre quelque chose dans les mains.

Là, j'ai trouvé une main qui pourrait tourner le livre de mes souvenirs. C'est la main dans ma tête. Il y a une main dans ma tête. Je ne sais pas si je suis le seul, mais toujours est-il qu'avec elle, je peux gratter tous les reliquats de pensée qu'il y a dans ma tête. Il y aurait une pensée idiote, mais il n'y a pas que le chat qui a le droit de se gratter derrière l'oreille. J'atterris au moment où je regardais un prof écrire un mot sur mon carnet de correspondance. Comme à ce moment-là, je n'étais pas encore un animal, je ne criais pas encore avant de me jeter sur la main de mon assaillant, celui qui allait réduire ma vie en quelques mots et là, pour lui, il avait la main courante, l'inspiration était fulgurante. Pendant qu'il écrivait, je voyais sa main droite me pointer du doigt, je ne sais pas s'il visait entre les deux yeux, mais c'était tout comme. Et quand il me rendait ce satané carnet, il y avait un jeu de tirette. Je tire, il tire. Gros soupir. Ça y est, j'ai dit le mot, et j'essaie d'ouvrir cette satanée machine pour récupérer mon jouet, j'ai mis ma pièce avec ma main de bohémien et je tire encore alors que je passe à un autre souvenir. Celui-là, je

l'invente, c'est un homme qui tire sur une cible, c'est pas Niki, lui il a un déhanché qui fait très : moi, je m'en fous, s'il se pointe, je tire.

Toujours pas de trace de cette troisième main. Ça ne pourrait pas être celle qui corrige le texte, le modifie, met de la musique, met des odeurs, de la lumière, du sens aux mots, celle que j'oublie toujours, je la connais pas, je ne l'ai jamais rencontrée alors je ne peux pas lui parler. Je ne connais pas son nom. C'est peut-être pour ça que je ne vois pas qui pourrait être la troisième main. Pourtant, j'ai deux mains, donc on peut en déduire que j'ai une main. Alors trois mains ça pourrait être le fait de regarder ses mains puis de donner la main. C'est un peu plus sophistiqué que de donner sa langue au chat. Parce que quand tu donnes ta main, assez souvent on te la rend. Certaines fois, ça engage, on te la prend.

Pont-prière

L'eau blanche s'est répandue, étouffant les promesses. Sous les vitres pointilleuses, l'arc-en-ciel a cru résister.

Il faut faire un effort pour garder la tête droite. Ne pas la tourner, ne pas la voir. Elle et son corps tordu, traçant, depuis sa main jusqu'à sa hanche droite, une demi-lune.

Elle plie. Il la plie. Elle se plie.

Pendant que, debout, il rôde. Elle plie, se tord, au bord.

Certains diraient du gouffre, de la rupture.

Labyrinthe sans murs. Murmures. Murs. Murs.

Labyrinthe noir et blanc.

Ses mains. Lancées en auréoles. Mains sous tête, mains sur pieds. Pieds plats, pieds nus. Dans la neige. Elle attend d'être mordue. Les dents ne mangent pas ses pieds — qu'elle a — nus dans la neige.

La tête ploie vers le sol et ses pieds et ses mains tendues vers le ciel. Comme un pont inachevé, un pont ayant pris son élan sans jamais atterrir. Pont-prière, pont-préface au grand déploiement.

Ses mains sont des ailes qui battent. Ses mains sont des mains qui applaudissent sans jamais la soulever, sans jamais l'emmener loin d'ici. Loin de la neige.

Il existe des seuils et des filtres. Une boîte noire, une boîte à chats, un chat boîte, un chatbot, un chat botté sans seuil qui hallucine. Un chat qui existe, qui n'existe pas. Comme elle.

Comme ses mains.

Car sa tête à elle est comme ses mains.

Fébrile, fripée, fragile.

Rêche, rêveuse.

Sale aussi. Du brun sous les ongles, dans les narines, les oreilles. Cerumen, boue, merde, fange.

Vivante.

Il y a tout cela concentré dans ses mains, les mains de l'inconnue, car déjà, elle ne sait plus.

A qui appartiennent ces mains puisque le visage a disparu.

Pont-prière en devenir qu'il longe lui, sous son béret, de toute sa frousse, de tous ses désordres. Il prétend ne pas voir que la neige a fondu, que les tournesols ont dérobé l'eau blanche, que des mains, ses mains, leurs mains n'ont jamais été touchées

Pendant qu'il me parlait en buvant son café (il me racontait des histoires de son passé, quand enfant il faisait les quatre-cents coups avec ses copains du quartier dans la rue qui aujourd'hui n'existe plus), je regardais ses mains. Un rayon de soleil à travers la vitre caressait les traits de son visage mais ses mains seules attiraient mon regard. Il tenait sa tasse de la gauche, entre le pouce et l'index. De la droite, il s'appuyait sur sa canne. Je remarquais le tremblement qui faisait craindre à son médecin (il avait insisté pour que j'y prenne garde) un début de maladie de Parkinson.

Il parlait et ses mains me dévisageaient. C'était comme si leurs longs doigts effilés, des doigts grâciles de pianiste pensais-je, m'assignaient. Je devais écouter ce qu'elles disaient. Mais je ne percevais que le brouhaha qui régnait dans la salle du café où nous avions nos habitudes. Sa main droite caressait le pommeau de la canne. Elle en tapotait la surface arrondie d'un index interrogateur. C'était chez elle un signe d'impatience ou de désapprobation. Vous ne m'écoutez pas, semblait me réprimander sa main prise soudain d'un tremblement nerveux. Parce que, oui, les mains parlent.

Je suis désolé. Il souriait. Il souriait tout le temps comme si plus rien, au fond, n'avait d'importance. Et d'un revers de main il balayait les mots qui traînaient sur la table. Ce jour-là, pourquoi celui-là en particulier, qui à première vue n'avait rien d'exceptionnel, s'annonçait plutôt routinier, tandis que nous prenions un café rue des Cendriers, ce jour-là, je fus fasciné par ses mains. J'essayais de m'imaginer ce qu'elles

avaient accompli, enduré, caché, révélé selon les situations qu'il avait traversées, et dieu sait qu'il avait vécu. Les mains ont une mémoire qui ne dit pas toujours son nom. Me confieraient-elles leurs secrets, ce qu'elles avaient touché de leurs doigts mais qu'elles avaient tu, en auraient-elles le temps, l'envie seulement ? Je voyais la droite trembler, la gauche incertaine jouant avec la tasse qu'elle taquinait en la faisant tourner sur le marbre de la table où nous avions pris place, toujours la même, d'où l'on pouvait scruter les passants. Il s'amusait à les affubler d'historiettes improvisées et quand il jouait ainsi, on aurait dit que ses mains applaudissaient. Elles étaient le témoignage semillant de la gratitude infinie qu'il éprouvait à l'égard du monde quand il lui offrait les joies simples d'un quotidien où tout, désormais, lui paraissait futile et vain, hormis cette promenade qu'il effectuait, par beau temps, dans la compagnie d'un parent lointain, jusqu'à ce parc qu'il arpentait, convaincu d'y croiser les fantômes de son enfance. Ses mains, ce jour-là, s'agrippaient à ma présence. C'était comme si elles avaient voulu retenir mon attention, m'adresser un signe. Un au-revoir. Un adieu peut-être. Je n'ai pas répondu. C'était un jour banal. Sans promesse ni lendemain.

La scène se passe à l'HP, Vassili, aide-soignant, s'occupe particulièrement d'une vieille dame atteinte de la maladie d'Alzheimer.. on sait au fil de l'histoire que Vassili voue une grande admiration à l'œuvre de Charlie Chaplin . Il incarne le personnage de Charlot dans ces spectacles de mime...

Tous les soirs, dans le clair-obscur de la chambre, deux mains gantées, aux doigts de satin blanc poussaient la lourde porte de la chambre, toujours à la même heure, après son travail à lui . Juste une petite visite pour déposer un sourire de mains, une présence de mains qui disaient, je suis là, je veille...délicatement, les mains blanches tiraient les draps du lit et préparait la belle dame pour la nuit.

Dès qu'il chaussait ses gants blancs, ses mains ne lui appartenaient plus.

C'était sa bouche. Ses doigts et ses paumes claquaient, étonnaient, détonnaient même. Dans un silence d'hôpital, soudain deux gants blancs occupaient l'espace entier. À son chevet, Ils lui racontaient des histoires d'oiseaux, de savanes et d'éléphants et tout l'univers s'apaisait . Elle respirait doucement. Sa main, à elle, pressait une petite poire reliée au goutte-à-goutte, distillant lentement le liquide translucide. Les paupières mi-clauses, elle devinait leur présence. Les mains se préparaient au spectacle, faisaient quelques exercices d'assouplissement. réchauffaient les articulations pour plus de souplesse et enfin pouvaient entrer en scène.

il savait que ce qu'elle préférait, c'était le spectacle de danse des petits pains quand il en restait sur le plateau du soir. Les deux petits pains accrochés à deux fourchettes s'animaient et entamaient une chorégraphie qui la faisaient rire, irrésistiblement.

Mains et petits pains étaient promesse de joie et d'oubli. Elles savaient pourtant que le lendemain, il ne reste plus rien de ce moment-là dans la mémoire de la Dame.

À regarder ces mains si talentueuses, la dame savait qu'il ne serait jamais seul.

À regarder ces mains si généreuses, elle savait qu'il ne serait jamais misérable.

À regarder ses mains si rusées, elle savait qu'il s'en sortirait toujours.

Et puis ses mains savaient parler toutes les langues, et connaissaient tout l'alphabet du monde.

La première chose que j'observe quand je rencontre une personne, ce sont les mains. La forme du visage, la pulpe des lèvres, l'arête du nez, l'éclat du regard, ça vient toujours plus tard. Ça vient, si la main se révèle attachante, intéressante, voire curieuse. Pourtant je suis observatrice, j'ai les yeux douloureusement ouverts sur le monde, je regarde sans ciller parfois. Ça me donne parfois un regard fixe, déroutant ou perdu. Des mains, j'en ai vu défiler.

Ça a commencé avec les mains de l'enfance aux doigts faibles et courts portant à leur extrémité des ongles rongés jusqu'au sang. Ensuite, il s'avérait douloureux de tenir le stylo plume et d'écrire sous la dictée. Je garde encore le souvenir des mains du père, à la peau souple et fraîche, toujours sèche, jamais moite. Les ongles coupés courts et propres, l'odeur de tabac froid portée comme un gant qui encore la fait saliver.

Les mains de la mère croisées sur le ventre, crispées dans un mouvement inquiet, l'ongle du pouce attaquant sans cesse le bord de l'ongle de l'annulaire. L'alliance en or devenue un peu trop petite.

Les mains amies gravées dans sa mémoire, bien rangées dans sa manothèque aux côtés de toutes celles qui ont compté. Celles de l'amie, des mains petites avec des doigts bien dessinés. Des mains dont le poing tiendrait dans sa paume. Et puis il y a celles de l'autre amie qui est partie, celles-là, elle ne les lâchera jamais. Elle gardera ces mains-là aux doigts longs et musiciens, déplaçant l'air avec l'habileté des gauchères à l'intérieur pour l'éternité.

Plus tard sont venues les mains de l'homme, de grandes mains, aux doigts longs et forts, des mains avec de larges paumes, de véritables massues.

Il y a d'autres mains dans sa manothèque, elle en consulte régulièrement le souvenir avec une délectation qu'elle seule ressent. L'une de ses favorites, la main de la violoniste aux doigts fins et virtuoses, frétilant sur les airs de Sarasate ou Paganini. Les doigts du pianiste, véloces sur le clavier. Ces mains qui font oublier la tristesse de ce monde pour quelques instants.

Et puis, il y a les mains qu'on croise, celles aux ongles sales, d'autres aux ongles longs et artificiels, décorés comme des sapins de Noël. Il y a les mains poilues jusqu'aux phalanges qui toujours attirent un regard surpris et curieux. Il y a les mains potelées aux doigts dodus comme de petites saucisses collées bout à bout. Les mains aux doigts enchevêtrés, croisés sous la tête ou jointes sur le prie-Dieu. Il y a les mains serrées par l'accueil généreux, la curiosité ou l'angoisse. Les mains parlent, les mains libres ne sont qu'un air.

Il y a les mains qui tremblent d'émotion ou de manque, les mains qui tremblent de froid. Il y a les mains arthritiques aux articulations noueuses, les vieilles mains qui ont perdu leur dextérité et leur capacité à saisir de fins objets. Il y a les mains nues, figées dans une pose factice, les mains pâles comme des mains de cadavres. Il y a la main sur le ventre pour retenir l'émotion trop prompte à sortir. Les mains rentrées dans les manches comme des moignons qu'on voudrait cacher. Et puis il y a la main servile, la main affamée, la paume en creux toujours tournée vers le ciel, celle qui reste vide.

Aujourd'hui, j'ai l'impression de mieux comprendre Gina et Ciccina que je ne pouvais le faire autrefois, lorsque, enfant, je passais par hasard là où je sentais qu'il ne fallait pas s'arrêter. Ces deux femmes se retrouvaient chaque soir dans l'anticucina, « al far della sera », à ce moment où la lumière s'estompe, laissant place à l'obscurité de la nuit. C'était l'heure de l'entre deux que je redoutais le plus, et j'entends encore ce léger mouvement tel bruit, tel un souffle, avec des bruissements, des mains qui se déplacent, une litanie qui suit son cours sans jamais s'arrêter. Les mains de ces deux femmes résonnent encore en moi, à des milliers de kilomètres et à des années de distance, ce temps qui ne passe jamais complètement et qui reste parfois collé à moi comme de la poussière. Je me rappelle de leurs mains, en gros plan, se succédant l'une à l'autre. À un moment, deux de ces mains semblaient plus actives que les autres, accompagnées d'une voix qui se détachait avec des murmures appuyés. Leurs mains, longues avançaient vers un but précis. Elles touchaient des petits morceaux d'argent, des dizaines de petites bulles, courant les unes à côté des autres, les unes après les autres invisibles déjà derrière les poignés, dissimulées dans le creux de leurs paumes. Je les vois souvent, ces quatre mains, comme celles de deux sorcières, avançant dans l'obscurité des 18 heures, quand la soirée avance vers la nuit. Nous étions dans la dernière moitié des années 70, chez mes grands-parents, dans cette pénombre lourde qui pesait des tonnes. J'étais attirée par ces quatre poignets serrés, obstinés, avec leurs quarante doigts

exécutant un travail minutieux, frottant ces minuscules perles qui formaient un collier. Chaque soir, ces deux femmes s'armaient de leurs doigts pour caresser, polir ces petites boulettes chéries, qu'elles n'auraient délaissé pour rien au monde même pas un soir, tandis qu'avec leurs bouches elles murmuraient à l'infini des paroles.

Tous ces doigts pianotaient se déplaçaient millimètre par millimètre, esquissant un rythme, une suspension, se repliant ensuite dans le creux de leurs poignets.

Tous ces doigts allongées allaient de l'avant, filiformes comme des fuseaux pour se resserrer ensuite à nouveaux les unes sur les autres. Tous les après-midis, dans la maison de mes grands-parents, cette pénombre devenait une incantation, une prière. « Ave Maria », disait l'une, « Sainte Marie », répondait l'autre, dans une parfaite alternance. Gina et Ciccina, très religieuses, priaient. Assises dans la cuisine de ce grand appartement, avec les chapelets à la main, elles répétaient les Ave Maria et les Sainte Marie, ces litanies qui sortaient de leurs bouches intarissables comme à l'infini.

La foi chrétienne, même si je ne suis pas catholique, a dû s'ancrer en moi comme un tatouage. J'allais en cachette prier chez ma grande mère.

Un gant. On dit une main. Dans un gant. On voit une main. Dans la forme d'un gant. Une main. On prend un gant pour une main. On ne prend pas de gant. On met une main, dans un gant. On glisse. On met une main dans un gant, on met sa main, dans un gant. On introduit la main. Dans un gant ramassé. Un gant perdu. C'est une main. Un gant par terre. Et c'est une main.

On y met la main. On appelle un gant une main. Un gant et on pense à une main. On pense main. Dans un gant par terre on ramasse une main. Dans un gant perdu qu'on trouve, une main. Il y a une main dans un gant. Dans un gant, il y a une main. On projette une main. On y met la main. On l'a dit. Sans le poids d'une main. L'ombre d'une main. Mettons.

Qu'on appelle main un gant. Qu'on appelle une main dans un gant. Que le gant appelle la main. Que la main attrape le gant. Le ramassage d'un gant demande une main. Le ramassage d'un gant d'une main.

Le gant rappelle la main. Qu'il y en eut une, qu'il y en a eu. Une histoire.

Le gant rappelle la main. Un gant attend une main. Un gant demande sa main. Un gant tente une main. En toute impunité. En toute discrétion. En toute intimité. En plein air. En dehors de tout. De toute considération. Le gant aveugle. Le gant est sourd. Le gant crie. Le gant requiert. C'est hors de question. Un gant est un rêve de main. Est-il.

La forme d'un gant est une main. La forme d'un gant, c'est la main. La main donne sa forme au gant. La main déforme le

gant. Le gant épouse la main. Emprunte la forme. C'est la main qui donne. Le gant se prête. La main impose sa forme. Le gant se conforme. Le gant s'imprime sur la main. Monté à la main. Un gant passé à une main.

S'applique. Calque. Affermit. Un gant dessine une main.

Dans un gant on dirait une main. C'est un gant on dirait une main. C'est un gant, on aurait dit, que, passé à une main, c'en est une autre. Supposons.

Racontez.

Ce gant me va comme une main, il dit.

L'autre jour j'ai trouvé un gant. Racontez.

On trouve un gant. On voit. Qu'une main va à un gant. Qu'on a trouvé, on dit. Un gant tout trouvé. Dont on ne sait rien. Qu'il y eut une main.

Une main pour le perdre.

Dans un gant tient une main. Une main tient un gant. Lâche. Une main occupée à autre chose. Dégantée pour quoi. Prendre. Saisir. Accéder. Le gant quitte la main. C'est une main, un gant lui échappe. Quelque chose lui échappe. Un gant tombe d'une main. Le gant tombé de la main. Glissé. De la poche. Ramassé de la main.

Le gant par terre pose la question de la main, la main nue.

Le gant appelle la main. L'appel d'un gant. Un gant criant. Le cri d'un gant. La vue d'un gant. L'espace d'un gant, d'un instant. La vue criante, criant qu'il est perdu. L'évidence. La surprise. La prise. Main basse.

Ou.

Une main saisit l'occasion de la perte d'un gant. Chute d'un gant. Et son silence.

Tic. Tac. Main. Gant. En un instant. Un instant t. Un instant et. C'est l'instant main. Le temps pour un gant de tomber. Touche. Terre. En un clin d'œil. En un influx. Du gant à l'œil, l'œil à la main, les doigts au bout, la main au gant. Les doigts au bout.

Ou comment une main va à un gant.

Fait divers.

Une main va à un gant.

De tierce main, se dit, ne se dit pas.

Un gant sans une main. Un gant sans un autre. Son pareil. Son pendant. Par terre. Un gant sans l'autre gant. Un gant trouvé par terre. Un gant vu d'abord. Gant vu par terre. Loin d'abord. Un trou d'abord. Dans la vue, un accroc. Puis sous les yeux, vite. Un rien, motte, puis des doigts. Et puis doigts. Ramassé, forme ramassée, une main sur un gant. Une main va à un gant. Tend les doigts. S'abaisse, prend. L'instant des doigts. Des doigts sur un gant. Gant sans pareil. Sans réfléchir. Pris sans le mettre en évidence, sans l'indiquer là, qu'il a été perdu là, pour être retrouvé, qu'il soit vu, le rendre visible. Orienté propriétaire. Non. Un gant pour être porté, pour qu'il soit pris, soustrait à la vue, à l'endroit, un gant à emporter, un gant perdu dérobé. Subtilisé. Un gant d'un coup plus là, il est là il est pas là, où il a été perdu. Qui n'est plus perdu. Un gant de gagné. Une main de plus. L'irrécupérable. Un gant pris pour soi.

Lui donner une chance, lui laisser le temps, non, d'être récupéré. Un gant tout de suite. Vite un gant. Un gant une main.

Pris la main dans un gant. La main prise à un gant. Le gant au bout de la main.

Pas perdu pour tout le monde. Le monde entier. Y manque un gant. Il manque un gant à quelqu'un.

Un gant un seul. Et seul à seul. Un seul gant chaque fois. Une occasion à chaque main.

Chaque main vient seule. Comme chaque jour vient. On a dit une main. Chaque main se présente dans sa solitude. Écartée. C'est quelqu'un qui ramène ces mains à la maison. Rapporte. Ça commence comme ça. C'est quelqu'un qui ramène une main à la maison. Recueille.

La maison. C'est la maison des jours. C'est déjà la maison des jours. Les mains tournent autour de la maison et comment. De plus en plus près. Oiseaux. Vont au plus près. Viennent. Ça devient la maison des jours et des mains raconte-t-il. Les pieds non. Une chaussette reste une chaussette. Surtout retrouvée seule. C'est une vieille chaussette. C'est l'histoire de comment, donc. Les mains s'invitent. Satellites tournent. Les mains se font une place dans la tête. Des places. Dans des sacs, en papier, dans des boîtes, dans des cachettes, dans le garage, dans la tête. C'est dans la tête. La maison. C'est dans la tête. Les jours en sont perturbés. Les jours ne viennent plus dans l'ordre. Les carreaux du carrelage du séjour, qui sont carrés, qui sont des cases blanches, vides pour la plupart, bougent, se voient cochés. C'est de manières diverses. Ça demeure à élucider.

Le gant est le creux de la main.

Main extérieure. Va pour un titre.

C'est une main qui a tenu un journal. Sale comme si elle l'avait fait. Tenu un journal et un journal et un autre et encore un jusqu'à être aussi noire, tenus tout un jour et le suivant et le suivant encore. À tout lâcher. Tenus et froissés. Tenus et lus,

à la main comme avec le doigt. Toutes les lignes lues, avec tous les doigts. Sale comme le pouce passe de la langue à la page qu'il tourne. Jusqu'à lâcher tout. Laisée tombée. Crispée là. Abandonnée là. Le journal, envolé. Elle boursouffle du sol. Passée couleur du sol. Un relief du sol. Mais c'est le temps. Le journal c'est le temps. Elle épave du temps, une croûte. C'est le temps dehors qui l'a noircie. La main, il dit. Ce n'est que le temps. Ce n'est que lui.

Le gant est l'effet de la main.

C'est l'histoire du gant et de la main.

Quelqu'un entre.

Entre, quelqu'un pris.

Et comment.

C'est un des premiers gestes que tu as osé lorsqu'on s'est retrouvé dans ce restaurant aux nappes blanches et fruits de mer à l'entrée comme dans une station balnéaire de la côte bretonne alors que le bruit des voitures et l'odeur du bitume. Trente ans. J'avais onze ans, tu en avais quarante. Une révolution à toi tout seul pendant que mai soixante-huit s'engouffrait dans un été chaud et décomplexé. Parti, comme dans la mauvaise blague du mari qui part chercher des cigarettes et qui ne revient pas. Jamais revenu. Tu as eu des nouvelles de moi, plus tard, par ma mère, ta femme, par mon frère, ton fils qui a pris malgré lui ta place, mais moi je n'ai rien voulu savoir de toi. Mort, pas mort et enterré. Mort vivant. Trente ans plus tard je t'ai fait réapparaître. Le serveur est venu proposer un apéritif, comme cela se fait encore dans ce genre d'établissement. Tu as pris un whisky, pour tenir le choc tu as précisé en répétant à qui voulait l'entendre c'est ma fille, c'est ma fille. Il n'a rien compris et je n'avais pas l'humeur à expliquer les raisons de cette soudaine exaltation. On ne savait pas trop quoi se dire, on se regardait comme deux inconnus persuadés de s'être rencontrés dans une autre vie. Tu as posé ta main, ridée, sur la mienne, ornée de deux bagues. Trois anneaux entrelacés en argent à l'annulaire, un gros œil de tigre au majeur. On n'est jamais trop prudent. Tu m'as confié avec des mots maladroits combien tu pleurais quand tu te promenais en tenant la main de la petite fille de celle qui avait pris la place de ma mère. Même âge que moi, l'enfant de cette autre. Ce geste de lui prendre la main te ramenait à moi, à nos

promenades avec le chien, à quand tu venais me chercher à l'école, quand tu m'accompagnais au cours de danse classique au centre social et culturel. Quand tu étais mon père. Un père présent. J'ai reculé lentement ma main de dessous la tienne. Pendant une seconde j'ai pensé à me lever et partir. Cet étalage de ta souffrance faisait tache sur la nappe et l'élégance des couverts en argent en était contrariée. J'ai pris une grande respiration, senti la résonnance de l'injustice remonter du fond de mes anciennes douleurs intérieures. Quand le serveur a apporté les plats commandés, il m'a souri avec un air complice. Il avait probablement mon âge. J'ai cru entendre, donnes lui une deuxième chance, il est vivant, lui, le mien je ne l'ai jamais connu. J'ai senti son souffle sur ma main quand il a délicatement posé l'assiette devant moi. Il avait des longs doigts, de beaux ongles, et une bague tête de mort au majeur de sa main gauche. Je suis restée.

Elle ne savait pas si elle avait dit oui quand il avait commencé à mettre une main sur son sein. Elle ne savait pas non plus si elle avait dit non quand son autre main s'était aventurée sur son ventre. Elle ne savait pas s'il lui avait d'ailleurs demandé quoi que ce soit, s'ils s'étaient dit quoi que soit sur ce qu'ils allaient faire, quand ils se sont retrouvés allongés l'un contre l'autre. Pas un mot, pas un bruit. Juste le froissement des vêtements. Elle avait aussi osé glisser sa main, un peu plus bas que son torse, nu, humide. Soudain, une porte claque, une voix qui demande s'il est là. Il bredouille un oui distrait je fais mes devoirs. Ils se rhabillent en pouffant de rires nerveux. Elle le recoiffe un peu, il boutonne son chemisier froissé. Leurs mains, encore chaudes, entrecroisent leurs doigts tendus comme pour sceller un pacte. Un accord secret. Sur un désir d'y revenir.

On croyait qu'on allait y échapper. Le pétrolier avait coulé le 12 décembre un plus haut sur les côtes bretonnes. Chaque matin, on scrutait et on soufflait par soulagement et comme pour éloigner la catastrophe de l'île. Mais elle débarqua le 25 décembre avec ses galettes de pétrole, géantes, puantes, collantes, visqueuses. Dès le 15 décembre un médecin du pôle santé environnement de Nantes avait prévenu de la haute toxicité des déchets, qu'il fallait des équipements de protection et des masques respiratoires. On n'a rien attendu, de personne, on a enfilé bottes, cirés et on s'est attaqué au désastre à mains nues. On a très vite senti des brûlures mais il n'était pas question de perdre une seconde. On a récupéré tous les gants en caoutchouc dans les maisons, les magasins, la pharmacie, mais ils se déchiraient ou collaient à chaque galette de fuel ramassée. Tout le monde pleurait, plus ou moins fort, même les hommes les plus costauds s'effondraient en prenant entre leurs mains les oiseaux mazoutés qui s'échouaient sur le rivage. On se sentait démunis mais on avait des mains, des mains pour sauver ce qui pouvait l'être. Et tout de suite. Au prix de plaies ouvertes, de cœurs colère, de poumons encombrés. A bras le corps et à mains nues on a pris ce malheur qui s'abattait sur les plages, les rochers. L'Erika avait été réparé un an avant avec des pièces d'une épaisseur de 12 millimètres au lieu de 16 millimètres sur toute la surface de la tôle qui a cédé le soir du 11 décembre 1999.

Ivan a peur. Ivan ne veut pas voir. S'il voit le monde comme avant n'existera plus. Il se cache les yeux derrière ses mains. Ça ne fonctionne pas de la même manière que quand quelqu'un met les mains sur ses yeux. Joseph. Alexis. Ou Myrrha. Quand c'est l'autre qui met ses mains sur les yeux, il peut tirer sur les paumes de l'autre mais sans y mettre trop de vigueur. Ses doigts dans le creux de la paume, faire semblant, en riant ou en se débattant, que l'on veut retirer la main de l'autre mais sans pousser l'effort. Parfois même en les plaquant un peu plus. Ses mains à lui sur les paupières, ça ne fait pas le même effet. Il peut ouvrir les paupières. Entrouverts, les yeux. Fente minuscule pour voir. Pour ne pas voir. Et il peut, sous une force inconnue, celle qui démange le corps des enfants, écarquiller ses doigts. Juste une fente entre les paumes. Ou les doigts serrés entre eux mais tendus vers ce qui se passe au dehors. Trous de serrures. Les doigts en trous de serrures. La curiosité troue le monde d'avant.

Myrrha met ses mains sur les oreilles. Très fort. Ne pas entendre. Crier lalala, tourner la tête, la nuque en faisant non, non comme si le bruit disparaissait si il ne passe plus par elle. Sous ses paumes, ça bourdonne. Le monde cogne, épais. Ses mains ne couvrent pas tout. Les doigts fins trop courts, les ongles mangés. Des tâches d'encre sur les coussinets. Elle appuie encore. Ses pouces enserrant sa tête. Le bourdonnement devient un grand battement. Son cœur bat. A l'intérieur de sa tête. Pulse dans son poignet. Si elle prend sa nuque, son cou, dans ses mains, serrées, avec le sang qui tape dans les doigts, peut-être Maman criera enfin « mais

arrête donc ! » au lieu de dire les choses qu'elle ne veut pas entendre.

Chercher les doigts. Tâtonner dans le vide. L'autre main qui cherche également. Contour incertain. Mais l'évidence du geste. Tendre la main. Un élan suspendu. Chercher furtivement mais quand on attrape, attraper solidement. La main rugueuse de Joseph. Qui attrape par le col. La main chaude de Myrrha. La paume toujours creuse. Les doigts nerveux d'Ivan. Qui entrelace toutes choses, pour les garder précieusement. Chercher, attraper, agripper. S'agripper à la main de l'autre pour contrer ce qu'on ne peut saisir. Le Vent. Pourtant le Vent lui, sans mains, attrape. Il gifle. Il fouette. Il mord. Il cingle. Il arrache. Il bat. Comment fait-il tout cela ? Quelle sorcellerie que le Vent ? Lui qui leur glisse entre les doigts et leur souffle chut sans en avoir ?

Assise sur la plage arrière, elle regarde les doigts velus du conducteur de taxi posés sur son volant — vite s'en lasse — et à hauteur du pare-brise, les accorde à des cohortes de paysages sablonneux, traversés de ronds-points. (Se dit alors : quand on regarde des mains, il faut être prête à tout voir — et voir toutes les mains — celles de Lyed, d'Abraham ou Ibrahim, d'Esäü ou Ismail, de Jakob ou Yakoub, de Myriam ou Marie, de David ou Daoud ...).

Rire ainsi des cicatrices ancestrales et se décoller de l'emprise d'une errance millénaire ?

Par la fenêtre de droite : bâtiments industriels, arbres rabougris, tsunamis de poussière soulevant gravats et planches oubliés au pied de palaces aux murs éraflés. Si le regard plonge un peu plus haut, dans les courants d'air chaud — ici, claquements de publicités géantes — là, tremblements d'antennes paraboliques sur des toitures percées. Et, en relevant tout à fait la tête — grues plantant des immeubles sur des reliefs glabres, ciel bleu troué de palmiers aux troncs duveteux. (Tout cela... du wiki. Chercher ailleurs)

Là tout de suite, elle s'affole : virages contre tôles en bordure de routes, piquets croulants sous le poids de panneaux jaune taxi. Partout — embouteillages : piétons, cyclistes, véhicules à moteurs, s'engouffrant dans les remparts de la ville forteresse. Dans un instant, la porte claquera, elle ira son chemin, n'attendra rien ni personne. Soit entrera dans le paysage, s'y diluera, tressera avec des vêtements suspendus entre piles de tapis, tissus à perles brodés, arabesques

peintes sur céramiques, et cageots de végétaux sagement alignés, à portée de doigts d'acheteurs concentrés.

Faire la nique à ses synapses désorientées et ses attaches mythiques (Oh toutes ces années !).

Main droite accrochée à son GPS, main gauche solidement repliée sur l'anse de sa valise à roulettes, elle entre en itinérance — bifurquante, trébuchante mais décidée — dans le plein vent des murs du marché Bab Jebli — talons de sandales compensés peu adaptés à la médina. (Porter demain sa robe fleurie trop échancrée ?). Soit — elle — une multitude : petites lignes en mouvement disloquées dans le grand tout d'un territoire aux bas-côtés oubliés, cabossés. Trouver, retrouver sa route — au moins un chemin, un qui lui ressemble.

S'arrêter un instant. Elle plisse les yeux pour déchiffrer quelques mots de ce livre à ciel ouvert qu'elle sait vouloir écrire — le veut-elle vraiment, elle doute, se rassure.

Je regarde mes mains, l'une à la lisière de mon col, l'autre rabattue en casquette sur mes paupières aveuglées — ma tête penche. La première main voudrait soutenir mon menton, et, la seconde ouvrir le livre à la bonne page (mon dernier feuillet ?).

Alors, mon bras depuis sa racine-épaule s'écroule et, ma manche s'étale de tout son long — d'abord contre mon buste déhanché, puis, sur les pavés de l'allée centrale du marché — glissade sans fin, sinueuse — inquiétude d'un corps de poulpe aux lobes boutonneux. Je regarde ce démaillage rampant — mailles à l'endroit, mailles à l'envers (Arrêtez-les, je crie) m'agrippe de tous mes ongles longs et rouges — et, retourne à la ligne.

Alors, dans mon cerveau ambidextre, quelques mots s'échappent de mon tricot-crustacé : la tentacule et ses ventouses de poulpe, elles, ne craignent rien, retricotent sous mes pas des lettres indéchiffrables, slaloment entre les mots absents, les fouettent même (sans vergogne aucune).

Troisième main, amie, j'aspire à ce fouillis, plonge, me roule grâce à toi dans l'inénarrable des fracas de ce Moyen Orient inconnu et fiévreux.

Voilà, voilà comme on s'agace et traverse les terres et les mers d'un père silencieux.

Quand on regarde une main décharnée, déformée, osseuse, vidée de sa substance, symbole d'angoisse, on pourrait dire presque morte, anesthésiée se saisir d'une bêche au manche de bois bleue, marcher jusqu'au fond d'un terrain de trois hectares entouré de hautes murailles grises et lisses, la déposer sur un tas de pelles identiques bleues, se saisir d'un râteau au manche de bois rouge, faire le chemin inverse, le déposer sur d'autres râteaux au manche de bois rouge, une main osseuse et décharnée agrippée comme une blessure ouverte, une main aux doigts gelés, fragments détachés du corps, je sais qu'elle ne me voit pas.

On m'a demandé de faire quelques tirages limités de cette scénographie.

Quand on regarde une des mains de l'enfant aux petits doigts potelés tachés par un arc-en-ciel de couleurs, petits doigts encore malhabiles agités par des djinns conteurs d'histoires, on ne réalise pas qu'il a laissé une de ses mains on ne sait plus laquelle, pendant un long voyage. À son retour on lui a placé une prothèse, il peut tout faire. Invisible pour les autres, l'autre main est bien présente, chaleureuse et accueillante, elle caresse son visage le soir au coucher, le réveille doucement le matin en chatouillant son nez, il serre contre lui le corps de son enfance, main réelle, main présente, main absente, *ce quelque chose impossible à décrire et que le corps garde en mémoire*, comme l'absence d'une mère évaporée un jour frileux de décembre là-bas, dans leur village en Lituanie, l'enfant a appris qu'un homme sans cicatrice n'est qu'un homme sans réflexion.

Quand on regarde des mains qui ne se retrouvent plus, qui se cherchent par l'écriture, elles ne savent plus ce qu'elles font, ni où elles sont, elles ont pourtant cohabité, travaillé, tourné des pages, froissé des feuilles écrites avec des pattes de mouches insignifiantes, mis à la poubelle des dossiers entiers de faux romans peuplés de personnages aux desseins insipides, des tapuscrits de phrases creuses ou redondantes ou les deux pendant des années, voire des siècles, un couple lié à l'infini, et si on regarde la complexité de leurs mouvements simultanés, la coordination main droite, main gauche est la poésie informelle du texte à créer, traduire, lire, la sainte trinité revue et visitée, main réelle, main présente, main absente, le témoignage d'une écriture nue.

Elle disait de témoigner. De témoigner d'elle.

J'ai regardé leurs mains icônes de l'art contemporain, présences esthétiques des formes. Les mains liées de Dora Maar crèvent la toile dans *La Femme qui pleure*, pleure de détresse face aux ravages de la guerre, de la perte de son amour, parce que la famine persiste dans toute l'Espagne ou bien est-ce Dora Maar, la pleureuse obsessionnelle qui est la seule inspiratrice du cubisme forcené de son amant dont l'art est sa destruction. Une main blanche fardée, décorée, en miroir l'autre main détachée, ongles noirs sur mains blanches, les mains de Dora Maar sublimées, l'art en dialogues, regard enivrant sur le surréalisme. Il s'invite dans la haute couture. Leurs mains, celles du peintre, de la muse, celles du photographe, celles de la créatrice en osmose unies par leur inspiration picturale, architecturale, novatrice, esthétique décalée. Il dessine, peint, il photographie, il illumine, dispose, elle crée, sublime un tailleur en tweed noir, coupe architecturale structurée, épaules marquées, taille cintrée, ajustée, un tailleur comme une sculpture et la touche

finale, de longs gants en nappa noir aux ongles rouges en peau de serpent, une œuvre d'art surréaliste. Dans l'atelier de haute couture, le talent des petites mains s'active.

Quel photographe n'a pas rêvé d'être Man Ray.

J'ai regardé ses mains, il les a posées sur les miennes jusqu'à ce qu'il parte.

Tes mains tout doux, tout ronds, mains potelées de bébé, qui découvrent, pouce à sucer ou alors deux ou trois doigts, toi c'est le pouce, les autres doigts bien repliés, les lèvres bien partagées par ton pouce, le haut qui pointe, le bas qui se retire, et les adultes te surveillent, ne te laissent pas faire, tu auras de vilaines dents plus tard et on te retire ce pouce qui fait doudou

Tes mains touche-à-tout qui se promènent sur le sol, le tapis, l'herbe, sur la table, qui attrapent les bonbons comme la purée dans l'assiette, il ne faut pas manger avec les doigts et tu vas te brûler et tu vas te salir et non ça ne se fait pas

Tes mains pleins de taches de couleur d'encre d'herbe verte de sirop rouge collant et tu te régales, tu fais tes découvertes tes expériences, tu taches à ton tour papier, table et chaise, robe et pull, tu te fais gronder encore, tu te caches et tu souris en cachette

Tu grandis, tes mains grandissent avec toi, s'allongent, s'affinent, tu les regardes, tu les soignes, tu les trouves jolies, tes ongles brillent de vernis à la mode, comme les grands, du rouge, du bleu, même du noir avec des étoiles d'argent, tu as de la fantaisie et ils peuvent dire ce qu'ils veulent et ils disent que tu es trop jeune, que ce n'est pas beau, que tu ferais mieux de te laver les mains, et toi, tu vis dans ton nouveau monde de presque ado, et tu t'affirmes comme tu peux

Tes mains papillons volubiles voletant voltigeant virevoltant devant toi, au-dessus de toi, gestes amples ou mesurés, près du corps, loin dans l'air, dans l'espace autour de toi, elles

accompagnent tes paroles, appuient, tapent, tapotent, valsent et se posent, gestes doux ou saccadés qui soulignent ce que tu n'arrives parfois pas à dire

Tes mains s'occupent frottent tricotent tapotent sur un clavier d'ordinateur ou sur des touches de piano, tes mains créent écrivent peignent sculptent applaudissent et font des signes d'amitié et d'affection

Et puis tes mains caressent d'autres mains, des grandes fortes puissantes, et puis des petites mains dodues qui s'accrochent à toi qui ont besoin de toi qui remplissent ta vie

Et tes mains se rident, se colorent, se font rêches, s'ankylosent, tu n'as pas le temps, tu n'y penses même pas, on te réclame, on te demande, on a besoin de toi, et toi, tu oublies tes mains, tu oublies ton corps, tu t'oublies

Et puis tes mains se reposent, se reposent sur tes genoux, se reposent sur la table, se recroquevillent, deviennent vaines, pleurent en silence, et meurent.

Une vie de mains de femme...

J'ai regardé sa main. Une minuscule feuille d'érable pédonculé, une main posée sur son doigt à lui. Entourant le majeur, ils peinent à l'encercler totalement. L'homme tente de le retirer, cela suffit, la menotte s'accroche. Déjà les doigts s'agrippent, le bras se tend. L'homme sourit, mesure cette force du nouveau-né pour s'accrocher à la vie.

J'ai regardé ses deux mains, les paumes larges pour celles d'une enfant, pas encore dures et rugueuses mais déjà meurtries par le travail de la terre. Des mimines griffées par la recherche de noix. Des ongles salis par le sol dégagé prudemment autour des champignons. Mais aussi deux mains cueillant délicatement l'ajonc d'or d'hiver pour illuminer la maison l'espace de quelques heures.

J'ai regardé ses deux mains que j'ai vu grandir, propres pour ce jour de joie. Le gras de porc consciencieusement étalé, malaxé pour les adoucir n'a pas suffi à effacer la rougeur des jours de lessive au lavoir. Les mains sont cachées par le bouquet de fleurs sauvages cueillies le matin même. J'ai regardé la troisième main posée sur sa hanche, pour la maintenir contre lui, pour signifier qu'elle est à lui. Une main poilue, massive, puissante : un battoir !

Dans l'obscurité des coulisses, il regarde la marionnettiste qui s'échauffe. C'est sa mère. Il sait qu'il ne doit plus parler, plus faire le moindre bruit. Les doigts s'écartent en araignée, respirent de l'intérieur poussés par une balle invisible jusqu'à l'ultime étape du bandage des doigts. Un morceau de mousse enroulé autour de la phalange de l'index, un sparadrap pour le fixer, l'enfilage des mitaines noires pour dissimuler la peau du bras. Parée. La main au-dessus de la bande. Une Trinité. Le Père, c'est l'index tendu, la colonne rien qu'avec le jeu des phalanges, qui s'incline se redresse dodeline se retourne. C'est lui qui portera la tête, en bois, lourde. Le pouce ira dans une des petites mains, les trois autres, tout contre serrés dans l'autre bras du pantin.

La deuxième main, il l'appelle la suivante. Elle n'arrête pas, tourne les pages du livret, éteint les poursuites, règle la musique, lisse une dernière fois les marionnettes sur le râtelier, dispose le bâton, le matelas, les souris sous la bande, aide à la chausse finale puis plonge à son tour dans une gaine, se redresse, s'ébroue et rejoint la trinité, en miroir. Parées pour le renversement des mondes. Qui y a t-il dans une marionnette ? Une main. Qu'y a t-il dans un spectacle de marionnettes ? Des mains avec des têtes, des doigts dans les mains.

Peut-être est-ce la source de l'image de ce rêve qui lui revient. Il est attablé devant un festin de mains, offertes sur un plateau d'argent, une pyramide de fruits de mer et de crustacés sur un lit de de goémons avec citrons coupés et rinces doigts sur une nappe blanche dont on voit encore la

marque des plis. Sauf qu'en s'approchant il reconnaît leurs mains, celles-ci avec du plâtre dans les saillies des rides, égratignées par les coupures et l'anxiété qui mange les petites peaux tout autour des ongles, celles-là fines et longues comme un tableau de vierge médiévale, et là baguées à chaque doigt avec des anneaux et des têtes de mort, élégantes habituées à tracer des courbes sur un tableau et écrire des signes, ou encore ces paumes lessivées avec des crevasses, ces mains noueuses comme platanes élaguées. Devant cette achalandage cannibale, il cache vite son visage entre ses paumes mais il garde un peu d'espace pour surveiller. Le voilà qui tient le monde dans sa main et peut le faire disparaître. Ses doigts s'allongent s'allongent, s'il lève son index, il porte le paysage en bilboquet et s'il pince avec le pouce et l'index, là contre la pulpe des doigts, il aplatit le monde, avec ses empreintes il absorbe tout. Son index tout près de la pupille occulte le soleil, translucide, flamme de bougie dans la lumière du crépuscule.